

Entre culture première et culture seconde

GREGORY BAUM , *Fernand Dumont. Un sociologue se fait théologien*, Montréal, Novalis, 2014, 201 pages

Solange Lefebvre

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, S. (2015). Compte rendu de [Entre culture première et culture seconde / GREGORY BAUM , *Fernand Dumont. Un sociologue se fait théologien*, Montréal, Novalis, 2014, 201 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 35–36.

ENTRE CULTURE PREMIÈRE ET CULTURE SECONDE

Solange Lefebvre

Théologienne et professeure, Université de Montréal

GREGORY BAUM

FERNAND DUMONT. UN SOCIOLOGUE SE FAIT THÉOLOGIE

Montréal, Novalis, 2014, 201 pages

Gregory Baum regrette que Fernand Dumont n'ait pas été traduit en anglais, d'où le fait qu'il demeure à peu près inconnu du reste du Canada. C'est pour remédier à cette lacune et tisser des ponts que, dans ce livre essentiel et accessible, originellement écrit en anglais, le théologien de McGill se penche sur l'œuvre théologique du sociologue québécois, en particulier sur son livre, *L'institution de la théologie*, paru en 1987.

Dumont n'est pas le seul grand sociologue à avoir élaboré une réflexion théologique, c'est le cas aussi de Peter Berger notamment. Il importe du reste de ne pas oublier que les sciences sociales peuvent se prêter au jeu de la théologie, sans complexe. Une fois de plus, Gregory Baum révèle sa large culture et son sens analytique tout autant que pédagogique. Son petit livre, qui se lit aisément, est conçu en six parties. L'une porte sur l'homme, les autres traitent respectivement de la communauté des croyants, du magistère, de la tradition, de la critique de la culture et enfin de l'unité de la théologie, en suivant le fil du maître ouvrage à l'étude. Baum fait de celui-ci une lecture tissée de commentaires et de liens avec son œuvre et ses options sociales propres: il en propose en somme une interprétation et une mise en œuvre assez libres. Il me paraît que sa lecture est traversée par deux préoccupations principales, et qu'on lui connaît bien: la solidarité sociale comme expression de la foi chrétienne et l'inquiétude devant le conservatisme qui s'est affirmé dans le catholicisme depuis les années 1980.

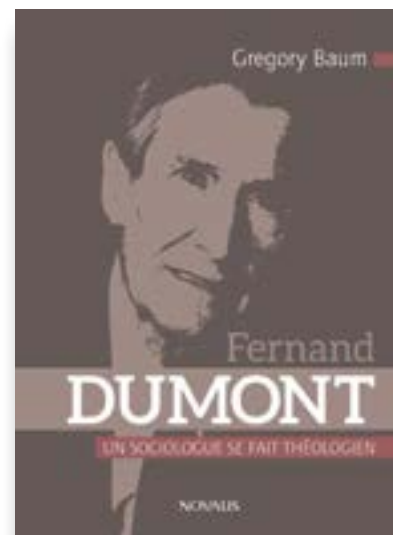
La vie de Dumont ne serait pas étrangère à sa réflexion; elle aurait notamment inspiré ses concepts de «culture première» et de «culture seconde». La culture première, c'est celle de ses parents peu instruits; elle est pourtant riche en perspectives sur la vie et sur la foi. Cette culture première, par la médiation de réflexions critiques, doit informer la culture seconde, de type savant. Baum remarque que cette confiance de Dumont prend racine dans le contexte particulier du catholicisme d'avant et d'après les années 1960, époque où son œuvre prend son envol notamment avec le livre décisif *Conversion de la pensée chrétienne* (1964). Dans des textes plus tardifs, Dumont démontre moins d'optimisme, car il a été

ébranlé par les résistances conformistes de nombreux catholiques pratiquants. La distinction qu'il opère entre culture première et culture seconde, puis entre théologie première et théologie seconde, donne lieu à plusieurs réflexions fructueuses. Une théologie première ou implicite, contenue entre autres dans les œuvres artistiques, pourrait prendre à l'avenir une importance plus grande que la théologie universitaire, avance Gregory Baum.

Dumont fut socialiste et nationaliste. Il se montra de plus en plus déçu par la société québécoise, et réprouva son hyperbureaucratisme, sa déculturation et son individualisme.

L'approche de Dumont est phénoménologique plutôt que métaphysique, alors qu'il appréhende le Transcendant au fond de l'expérience humaine, sous l'influence de Maurice Blondel entre autres. Cet *homo religiosus* est cependant questionné par Baum, qui n'a jamais approuvé cette lecture, lui préférant l'offre libre du salut par Dieu. Il explique avoir néanmoins en commun avec Dumont une compréhension panenthéiste de Dieu: tous deux supposent que l'humanité ne se divise pas entre incroyants et croyants, mais entre les personnes faisant le bien et celles qui sont mues par l'égoïsme. Baum rejoint ici les critiques nombreuses de la phénoménologie se fondant sur une anthropologie du sacré.

Le chapitre 3 aborde la question capitale du magistère, où le concept de médiation, cher à Dumont, se trouve exposé. La médiation théologique, qui s'exerce entre la foi première et sa conceptualisation théologique, a beaucoup évolué au cours de l'histoire; elle s'est alourdie à l'ère moderne d'une multiplication des doctrines. Le sociologue s'en prend à la subordination de l'expérience de foi à la conformité et à l'obéissance, et à une doctrine qui impose ses composantes comme étant indissociables. À la révélation comme accumulation de plusieurs vérités appelant une adhésion inconditionnelle sous peine de péché, Dumont préfère le concept de pertinence, qui permet d'appréhender la vérité en lien étroit avec la réception. Il y a donc place pour le doute et le pluralisme des interprétations. Autre aspect intéressant de l'œuvre, Dumont reconnaît divers types ou niveaux de communautés: celle d'appartenance, celle d'interconnaissance, celle d'intégration institutionnelle et enfin celle de référence mémorielle et symbolique commune. D'un niveau à l'autre, les liens



différent. Les catholiques par référence peuvent être très critiques tout en se reliant à l'héritage chrétien partagé. Ces distinctions sont utiles pour comprendre les diverses manières d'être catholiques. Or, en insistant trop sur l'intégration institutionnelle, le magistère néglige son rôle plus souple de gardien de la référence symbolique pour le plus grand nombre.

Au quatrième chapitre, Baum se penche sur l'idée de tradition. Dumont accorde sur ce point beaucoup d'importance aux récits bibliques et à la filiation des témoins, auxquels il consacre deux chapitres de son livre *Une foi partagée* (1996). Ici comme ailleurs dans son petit ouvrage, Baum fait allusion à la crise du christianisme qui fut expérimentée durement au Québec, et qui constitue quasiment le fil rouge de la réflexion de Dumont. Face au décrochage de ses contemporains, comment le croyant que fut Fernand Dumont pouvait-il réfléchir à nouveaux frais sur la foi catholique? C'était là, selon ses termes, faire œuvre de «conscience historique de la foi», selon un dépassement critique des traditions. Le chapitre se clôt sur le défi redoutable de la réinterprétation symbolique des récits bibliques, qui avaient été jusqu'à tout récemment présentés comme des faits historiques.

Le chapitre de «L'institution de la théologie» qui porte sur la culture révèle de Dumont d'importants aspects biographiques, mais se présente, tel que le remarque Baum avec justesse, comme le plus incomplet. Dumont fut socialiste et nationaliste. Il se montra de plus en plus déçu par la société québécoise, et réprouva son hyperbureaucratisme, sa déculturation et son individualisme. Il y opposa la théologie prophétique de Metz et la réflexion mystique de Gabriel Marcel, selon une voie du décentrement de soi. Mais Baum fait remarquer qu'il importe de lire cette section du livre de Dumont en tenant compte d'écrits ultérieurs plus optimistes, tels que *Raisons communes* (1996) où sont prises en compte les innovations sociales fourmillant au Québec.

Dans le sixième et dernier chapitre, Baum expose les réflexions du sociologue

VOIR FERNAND DUMONT

suite à la page 36

FERNAND DUMONT

suite de la page 35

sur la différence entre la science, la philosophie et la théologie. Cette dernière se voit davantage liée à la foi première des communautés, ne pouvant se confiner à un étage uniquement second ou savant du discours. Dumont propose le concept de théologie de la médiation ; il s'attelle à l'exigeante tâche de réfléchir aux rapports entre la foi, la communauté, la culture et le magistère, si celui-ci lui aménage l'espace nécessaire. La réduction de cette médiation à une reproduction de la doctrine, dans l'ère moderne, serait pour

Dumont une des causes principales de la rupture religieuse dont il fit la douloureuse expérience au Québec.

Merci à Gregory Baum de nous inviter à revisiter cette œuvre importante, si pleine d'humanité. Quant à la réception au Québec des perspectives théologiques de Dumont, il faudrait sans doute l'examiner plus en détail, car elle ne me paraît pas absente, loin de là. Non seulement Dumont fut-il lu et publié par des théologiens du Québec, mais il fut aussi leur ami et leur collègue. ❖



JACQUES BEAUDRY

LE CIMETIÈRE DES FILLES ASSASSINÉES.

SYLVIA PLATH, INGEBOURG BACHMAN,
SARAH KANE, NELLY ARCAND

Montréal, Édition Nota Bene, 2015, 150 pages

L'essayiste Jacques Beaudry identifie chacune des auteures par leur prénom : Sylvia, Ingeborg, Sarah, Nelly. Il s'adresse à elles et les tutoie. Il les stigmatise dès la première page, affirmant qu'elles sont «aux prises avec les démons de la dépression». L'auteur fait de la littérature l'expression d'un message, celui de la folie. Il ne me viendrait jamais à la pensée de tutoyer des écrivains que j'ai beaucoup lus, Antonin Artaud et Claude Gauvreau, par exemple, sous prétexte de proximité. Après avoir tutoyé Sylvia, Ingeborg, Sarah, Nelly, dans l'approche de leurs œuvres, l'essayiste termine chacun des chapitres en les pastichant. Il ressort des quatre pastiches une lamentation, un misérabilisme, un dolorisme semblables.

Jacques Beaudry, dans son introduction, cite Antoinette Fouque : «en paix, comme en guerre, le monde est un danger de mort permanent pour les femmes». Un livre qui s'ouvre sur des mots pareils promet une orientation de pensée. L'auteur se veut sensible à l'écriture des auteures choisies, ce qu'il est, par un jeu de citations convaincantes. Il entrecroise la vie et l'œuvre des écrivaines sans qu'il soit possible de repérer une chronologie des événements biographiques, ni un ordre des publications. Le discours est thématique, orienté sur des constantes biographiques et littéraires. Il s'agit d'un texte au second degré qui intéresse par les citations commentées. Cela s'inverse aussi, les propos de l'auteur introduisent aux citations.

SYLVIA PLATH

Un vers de Sylvia Plath : «Toutes les femmes adorent un Fasciste». Il y a, avec cette citation, matière à penser. Plusieurs sont troublantes, des affirmations qui interrogent, qui font signe et commandent un temps de réflexion. L'essai entier offre un intérêt littéraire et intellectuel par l'expression des limites, des écritures de femmes associant le corps et la pensée.

Les États-Unis forment-ils un pays nazi et totalitaire ? La citation de Plath pourrait le laisser croire, ce serait oublier que son mari était un Britannique et qu'elle-même s'est suicidée en Angleterre. Jacques Beaudry affirme à plusieurs reprises que les États-Unis sont un pays nazi et totalitaire. Il déduit sa proposition des œuvres de Plath. L'essayiste substitue son regard à celui de l'écrivaine lorsqu'il se réfère aux États-Unis par des comparatifs, la Gestapo et l'Allemagne nazie, le totalitarisme également. Il y a là l'expression d'un jugement qui introduit à la lecture des œuvres.

Le premier chapitre sur Sylvia Plath comporte un abus de complément de noms, ce qui rend le texte lourd et malaisé. Du coup, la pensée de l'essayiste s'estompe. Peut-être, cela dit-il encore quelque chose de la civilisation américaine ?

INGEBORG BACHMAN

Jacques Beaudry écrit à propos de Bachman :

L'univers concentrationnaire a sa contrepartie sur le plan privé dans la dépression et la folie. Le monstre qui sans ménagement et avec minutie, y entraîne autrui est l'homologue du nazi. Qui donc, n'a pas encore compris l'étroite connivence des forces dépressives (devoir subir) avec les forces répressives (faire souffrir) ?

Cette intensité souffrante passe par le langage chez Bachmann. Ainsi, «tout est abîmé, la victime elle-même ne peut plus se regarder.» Bachmann s'est dressée contre l'ordre des mots, à l'instar d'Antigone. L'essayiste fait comprendre comment l'automatisme des slogans et des clichés décerne. C'est là que le texte de Bachmann entraîne contre la dictature des bien-pensants.

L'auteur saisit à travers Bachmann «qu'il est vital pour un individu d'arriver à penser les schémas qui les constituent au lieu de se confondre avec eux». Ce que fait Bachmann en privilégiant l'imagination des formes.

SARAH KANE

L'essayiste parle au sujet de Sarah Kane d'une œuvre fondée «sur la catastrophe [de] l'effondrement de l'honnêteté la plus élémentaire.» Kane exhibe cette catastrophe dans sa dramaturgie. Ainsi y a-t-il un «condensé de toutes les horreurs et de toutes les douleurs susceptibles de se déployer dans l'univers entier.»

Il faut une réelle sensibilité pour penser comme Kane. La sensibilité de penser l'honnêteté n'existe plus. Les crimes, les tragédies, les crises s'enchaînent, ainsi va l'existence. Il en résulte qu'aimer n'est plus possible. En symbiose avec Kane, l'essayiste avance ce qui suit : «Pour le bon sens, aimer est une stupidité.» Dieu est en question dans l'œuvre de la dramaturge. À la fin du chapitre, dans le texte pastiche, Jacques Beaudry écrit au Je, celui de Kane, laquelle pendant les seize premières années de sa vie a fait partie d'une église charismatique.

Tout va vers l'expression des violences extrêmes.

NELLY ARCAND

Avec Nelly Arcand, il ne fallait pas rendre l'essai trop accessible tant cette fois, il s'agit d'une Québécoise décédée récemment, en 2009. Jacques Beaudry cherche la proximité avec les auteures, non pas avec les lecteurs. Le texte d'Arcand abondamment cité est son mémoire de maîtrise (2003) dont le titre est «Le poids des mots ou la matérialité du langage dans «Les mémoires d'un névropathe» de Daniel Paul Schreber.» Outre le fait que le texte n'est pas accessible, il faut en passer par un modèle masculin, alors que le centre de la problématique a trait au corps féminin. L'essayiste interroge. «N'était-ce pas ce qui te tourmentait, Nelly : le fait qu'être une femme soit un rapport à la domination vécue dans le corps et sans la conscience [politique] duquel dépend la femme n'est et ne sera jamais autre chose que les autres veulent qu'elle soit ?»

Selon Jacques Beaudry, «aucune idéologie fasciste n'est parvenue à faire ce qui est en voie de réaliser le credo de la consommation à l'heure de la mondialisation.» L'humanité n'a pas éliminé les Hitler et les Mussolini, aujourd'hui «la mondialisation a des visées totalitaires.»

L'essai va par-delà une lecture féministe des œuvres écrites par ces femmes. Il reste que la misogynie et la haine des femmes est en question, par la reconduction actuelle du fascisme et du totalitarisme, d'après l'auteur.

Un essayiste littéraire est aussi un lecteur. Plusieurs citations sont des points névralgiques.

France Théoret
Écrivaine